



PARAMELLE, Joseph, *Philon d'Alexandrie. Questions sur la Genèse II, 1-7 : texte grec, version arménienne, parallèles latins*

Paul-Hubert Poirier

Volume 41, numéro 3, octobre 1985

50e anniversaire de la Faculté de philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400204ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400204ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, P.-H. (1985). Compte rendu de [PARAMELLE, Joseph, *Philon d'Alexandrie. Questions sur la Genèse II, 1-7 : texte grec, version arménienne, parallèles latins*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(3), 452–454. <https://doi.org/10.7202/400204ar>

nom publié en 1970. Ce premier recueil aurait sans doute mérité d'être réédité pour lui-même. Il prend cependant une nouvelle dimension maintenant qu'il se voit prolongé par un deuxième recueil fait d'études composées entre 1970 et 1981 et portant plus directement sur les langages de la foi. Les intuitions du premier volume, telles que ressaisies en particulier dans sa magistrale conclusion, appelaient presque inévitablement une suite. Nous nous limiterons à la présentation de cette suite de l'œuvre magistrale de Ladrière.

L'articulation du sens II se présente en trois parties. La première se veut une contribution à une « pragmatique » du langage religieux chrétien par une étude de sa « performativité » : performativité du langage évangélique (ch. I), telle qu'illustrée par une analyse du chapitre onzième de l'Évangile de Jean (ch. II); performativité également de deux langages regardés comme dérivés de ce langage fondateur, à savoir le langage liturgique (ch. III) et celui des spirituels (ch. IV). L'auteur termine en creusant une question soulevée par les études précédentes : celle du rapport entre le langage originaire de la foi et ses langages dérivés (ch. V).

La deuxième partie du volume pose la difficile question du statut du langage théologique en s'interrogeant sur le rapport entre l'expression directe de l'expérience croyante et l'expression réflexive de l'autocompréhension de cette expérience. Après avoir étudié le rôle de l'interprétation dans les langages scientifique, philosophique et théologique (ch. VI), Ladrière s'intéresse systématiquement aux relations qu'entretient le langage théologique avec les langages philosophique (ch. VII) et scientifique (ch. VIII). Il revient ensuite sur la fonction symbolique du discours théologique (ch. XI). Pour terminer, l'auteur se demande, de façon originale, que devient la théologie à travers la problématique heideggerienne de la déconstruction de la métaphysique, elle-même une radicalisation de la problématique kantienne de la déconstruction de la raison.

La troisième partie du volume passe de la problématique de l'analyse du langage à celle de l'existence, particulièrement cultivée par la philosophie moderne, et à celle de la nature qui retrouve actuellement son statut philosophique après avoir été abandonnée aux sciences de la nature. La première étude exploite l'apport du structuralisme pour situer le lieu de la foi en termes d'existence. Les ch. XII et XIII s'articulent

autour du concept de nature (cosmos) puisqu'ils analysent le concept judéo-chrétien de création, véritable charnière entre les réflexions philosophique et théologique. Enfin, à l'occasion d'une « approche » philosophique de l'Eucharistie, Ladrière montre comment le concept de corporéité peut relier les problématiques de l'existence et de la nature. Cette dernière étude illustre bien que la philosophie et la théologie peuvent collaborer étroitement.

L'articulation du sens situe la théologie par rapport au meilleur de l'épistémologie contemporaine. Cet ouvrage se recommande particulièrement au théologien qui se sent interpellé par le « tournant linguistique ». Il ne peut être ignoré.

R.-Michel ROBERGE

Joseph PARAMELLE avec la collaboration de Enzo LUCCHESI, **Philon d'Alexandrie. Questions sur la Genèse II 1-7.** Texte grec, version arménienne, parallèles latins. Interprétation arithmologique par Jacques SESIANO. Genève, Patrick Cramer, éditeur, 1984. Collection « Cahiers d'orientalisme », III. 270 p., 8 planches (29.5 × 21.5 cm.).

Les *Questions sur la Genèse et sur l'Exode* de Philon d'Alexandrie sont restées longtemps, pour les spécialistes et les lecteurs de Philon d'Alexandrie, une terre en friche, n'étant utilisées que sporadiquement et par manière de complément des traités dits de l'« Allégorie » et de l'« Exposition de la Loi ». Cependant les spécialistes de Philon ne sont qu'à moitié coupables si les *Questions* ne reçurent pas l'attention qui leur était due. En effet, conservées de façon sinon complète du moins importante dans une version arménienne publiée en 1826 et jamais rééditée depuis, elles sont demeurées pratiquement inaccessibles aux philonisans aussi longtemps qu'elles ne furent pas traduites dans une langue moderne. L'éditeur de la version arménienne, le méchitariste Awgerian (Aucher), avait bien accompagné le texte arménien d'une traduction latine, mais celle-ci était souvent aussi obscure que le texte qu'elle interprétait. La situation changea en 1953 avec la parution de la traduction anglaise, faite sur l'arménien, de Ralph Marcus, dans le *Philo* de la *Loeb Classical Library*. Cette traduction, généreusement annotée, permettait enfin un large accès aux *Questions*.

Depuis, trois publications fondamentales sont venues s'ajouter et prendre le relais, pour le moment en partie seulement, des deux volumes de Marcus. Il s'agit, en premier lieu, de la réédition, à frais nouveaux, des *fragmenta graeca*, des débris du texte original des *Questions*, par la philologue belge Françoise Petit. Cette réédition figure au volume 33 des *Œuvres de Philon d'Alexandrie* publiées sous le patronage de l'Université de Lyon (Paris, 1978). Dans la même collection (volumes 34 A [1979] et 34 B [1984]), a pris place la traduction française *e versione armeniaca* des *Questions sur la Genèse* préparée par l'Abbé Charles Mercier (+ 1978). Enfin, en 1982, paraissait un supplément à la *Biblia patristica* (Paris, Éditions du C.N.R.S.), donnant un index biblique complet de Philon, y compris des *Questions*. Notons en passant que ce petit volume fournit, aux pages 21–23, l'ébauche d'une *Clavis philonica*.

Même lorsqu'un courageux philonisant (ou arménisant) aura pris la relève de Ch. Mercier pour nous donner la traduction française des *Questions sur l'Exode*, on sera loin d'avoir fermé le dossier de ce « mammoth work », pour reprendre l'image de E. R. Goodenough. Il restera, à côté de bien d'autres tâches, à poursuivre l'inventaire des manuscrits grecs, chaînes, florilèges et recueils de toutes sortes, en quête de fragments nouveaux des *Questions*, qui viendront s'ajouter à ceux repérés par Fr. Petit. La publication qui fait l'objet du présent compte rendu nous donne d'ailleurs une brillante démonstration du profit de cette recherche du texte perdu des *Questions*. C'est en effet en procédant à l'analyse d'un curieux recueil d'extraits, empruntés surtout aux *Glaphyres* de Cyrille d'Alexandrie (le *Vatopedinus* 659), que le P. Joseph Paramelle, directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Paris), a eu la surprise de découvrir, en 1981, au nombre de quinze fragments philoniens, le texte grec, jusque-là, sauf pour une dizaine de lignes, totalement inconnu, des *Questions sur la Genèse* II, 1 à 7 (découverte annoncée dans l'*Annuaire* de l'E.P.H.E., V^e section, t. XCI, 1982-1983, p. 407-408).

Si l'inventeur du texte grec de ces sept questions portant sur Gn 6, 14–16 (passage concernant l'arche de Noé) lui a consacré un ouvrage aussi important, c'est qu'il ne s'est pas contenté d'en éditer le texte grec et de le traduire. Conjuguant sa compétence de byzantiniste à celle, d'arménisant et de philonisant, de M. Enzo Lucchesi, il a voulu au contraire donner un échantillon de ce que serait une édition exemplaire des *Questions*

de Philon, une édition qui tiendrait compte bien sûr de tous les témoins du texte (ici arménien et grec, auxquels il faut joindre les parallèles latins conservés par Ambroise et Augustin), mais qui s'efforcera aussi de lever le voile sur la personnalité des recueils qui ont transmis les fragments grecs en vue de porter un jugement mieux informé sur leur valeur. C'est tout cela que nous livre ce volume : une analyse du *Vatopedinus*, qui situe le fragment des *Questions* dans son contexte codicologique et littéraire (chap. I) ; une précieuse mise au point de nos connaissances sur la tradition arménienne des *Questions* (chap. II) ; une étude des parallèles latins (chap. III) ; et, sur quatre colonnes, l'édition des trois témoins, grec, arménien et latin, des *Questions sur la Genèse*, II, 1–7, accompagnée d'une traduction française (chap. IV). S'y ajoutent deux appareils critiques, pour l'arménien et le grec, et 94 « notes critiques ».

Là ne s'arrêtent pas les richesses qu'offre cet ouvrage. On y trouve encore seize « notes complémentaires » qui parachèvent le commentaire entrepris dans les « notes critiques » du chap. IV, et une « interprétation arithmologique de la question II,5 », dont nous sommes redevables à M. Jacques Sesiano. Cette « interprétation » donne en fait, en cinq pages, une véritable introduction aux principes de l'arithmologie philonienne et elle rejoint de ce point de vue les pages très éclairantes que R. Devreesse consacrait naguère à cette question dans *Les anciens commentateurs grecs de l'Octateuque et des Rois (Studi e Testi)* 201. Città del Vaticano, 1959, p. 11–16). Ce que Devreesse a écrit sur Philon dans cet ouvrage, aux p. 1–21, mériterait d'ailleurs de figurer en bonne place dans les bibliographies philoniennes.

Les quatorze fragments philoniens qu'en sus du texte des *Q. in Gen.* II, 1–7, contient le *Vatopedinus* 659, sont d'un intérêt secondaire, puisqu'ils sont tous tirés d'œuvres déjà connues en grec. Ils revêtent néanmoins une certaine importance pour la critique textuelle de Philon. Voilà pourquoi on les a édités et commentés dans un appendice qui devra figurer désormais à côté des recueils classiques de fragments philoniens (recensés par É. Junod en *Biblia patristica*, Supplément, p. 9–15). Trois index (arménien-grec, du vocabulaire et des passages philoniens) ainsi que huit planches font de cet ouvrage un magnifique *instrumentum philonicum*.

Les spécialistes de Philon seront sans aucun doute reconnaissants au P. Paramelle et à son collaborateur de la manière dont ils ont compris leur tâche d'éditeur. Ils ont en tout cas réuni un

dossier d'analyses et de faits dont l'utilité et la portée scientifiques dépassent largement ce que laisserait entendre le titre de l'ouvrage.

Paul-Hubert POIRIER

Marie-Dominique CHENU, **Une école de théologie : le Saulchoir**. Collection « Théologies », Paris, Éditions du Cerf, 1985 (14,5 x 23 cm), 182 pages.

Ce livre réédite le célèbre manifeste Père Chenu, publié « hors commerce » en 1937 et mis à l'index en 1942 pour ses idées sur les relations entre histoire et théologie. Le texte de Chenu est précédé de quatre études qui retracent les circonstances de sa condamnation et qui montrent la permanente actualité de l'objet du litige.

Sous le titre de *Christianisme en tant qu'histoire et « théologie confessante »*, Giuseppe Alberigo situe les thèses alors controversées par rapport à l'itinéraire théologique de leur auteur et par rapport à la réaction romaine qu'elles ont suscitée. Sa proposition d'une « théologie confessante » où « la confession priante de la foi... constitue la seule forme légitime de théologie » (p. 32) nous semble abusive pour incarner aujourd'hui les intuitions de Chenu. Autre chose est de considérer, comme Chenu, la théologie comme la foi *in statu scientiae*, autre chose est d'en faire une forme primaire d'expression de la foi. L'étude suivante, d'Étienne Fouilloux sur *Le Saulchoir en procès (1937-1942)*, nous invite à resituer la condamnation de Chenu dans le contexte du débat entre deux thomismes : celui de la scolastique sèchement spéculative et déductive de l'Angelicum où s'illustrait Garrigou-Lagrange et celui d'une ouverture à l'historicité de toute théologie, défendu par la théologie thomiste cisalpine. Jean Ladrière propose ensuite quelques réflexions sur l'historicité de la théologie dans ses rapports avec la philosophie. Enfin, Jean-Pierre Jossua nous dit comment il ressent aujourd'hui ces grandes options de Chenu que furent son sens de l'humain, de l'intelligence de la foi, de l'histoire, de la philosophie vivante et de la liberté.

Le texte de Chenu est une pièce majeure de l'histoire de la théologie du XX^e siècle. En même temps qu'il nous révèle l'état lamentable de la théologie officielle de l'époque, il nous fait connaître l'inspiration des pionniers de la nouvelle théologie d'alors. Les intuitions maîtresses de

Chenu valent encore aujourd'hui, même si elles appelleraient d'autres formulations. Ainsi, même si la théologie s'exprime maintenant à travers la rationalité des sciences humaines, elle reste incarnation de la foi dans l'intelligence. Comme le Christ est tout aussi homme que Dieu, la théologie est tout autant savoir humain autonome que foi vécue. Aujourd'hui, on insisterait peut-être davantage pour dire que la théologie répond d'abord à une initiative de la raison ; il s'agit cependant toujours de la raison croyante, assez croyante dans le mystère de la Parole de Dieu devenant parole humaine pour prendre au sérieux tout questionnement humain sans perdre sa visée fondamentale.

Chenu était alors et est toujours resté un grand serviteur de la foi vécue. C'est comme cela qu'il a toujours conçu son métier de théologien. Voilà pourquoi sa théologie n'a jamais vieilli, à la différence hélas de celle de trop d'artisans de Vatican II.

R.-Michel ROBERGE

Martin HEIDEGGER, **Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie**, trad. de l'allemand par J.-F. Courtine, Gallimard, (Bibliothèque de philosophie). Paris, 1985, 410 p.

La publication de ce cours vient préciser le projet initial d'*Être et temps* où l'« explication du temps comme horizon transcendantal de l'être » n'a pu être menée à terme, suite à l'interprétation du *Dasein* sur la base de la temporalité. Pour l'approfondissement de cette question, Heidegger nous renvoyait cependant, dans une note marginale de son exemplaire personnel de *Sein und Zeit*, à ce cours du semestre d'été de 1927, disponible en allemand depuis 1975. Dès la première phrase des *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, Heidegger note en bas de page qu'il s'agit en fait d'une « nouvelle élaboration de la troisième section de la première partie de *Sein und Zeit* ». Cette élaboration est beaucoup plus historique et ne saurait constituer une simple suite d'*Être et temps* (dont la traduction intégrale en français ne devrait plus tarder). Un point commun, parmi d'autres, entre le livre et le cours de 1927 : tous les deux demeureront inachevés. L'A. abordera donc à peine la « question ontologique du sens de l'être en général » et ne pourra entamer la discussion sur « la méthode scientifique de l'ontologie et l'idée de phénoménologie » (voir plan, p. 42). Que